

## Laval théologique et philosophique



### GUILLEMETTE, Nil, *Introduction à la lecture du Nouveau Testament. Au soir du troisième jour*

Paul-Émile Langevin

Volume 40, numéro 2, juin 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400111ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400111ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1984). Compte rendu de [GUILLEMETTE, Nil, *Introduction à la lecture du Nouveau Testament. Au soir du troisième jour*]. *Laval théologique et philosophique*, 40(2), 264–265. <https://doi.org/10.7202/400111ar>

alors que c'est pourtant Juda qui a acquis la suprématie politique : Léa aurait dû devenir la figure de premier plan. Cette question permet à l'auteur de redonner aux tribus du Nord la véritable place qu'elles ont tenue dans l'histoire malgré leur échec politique et le jugement sévère porté contre elles par la Bible. Échec politique, oui ; mais succès inespéré des traditions mosaïques que ces tribus avaient conservées et qui s'imposeront en Juda après la chute de Samarie, au temps de la réforme deutéronomique et de l'exil, en particulier. Robert Michaud s'intéresse tout autant à l'histoire qu'à l'historiographie.

Ce petit livre est comme le bouquet d'un feu d'artifice. Il fascine, éblouit et laisse le goût d'y revenir.

Jean-Claude FILTEAU

Nil GUILLETTE, **Introduction à la lecture du Nouveau Testament**. Au soir du troisième jour. Collection « Initiations ». Paris, Éditions du Cerf, 1980, (13,5 × 21,5 cm), 417 pages.

Encore une introduction au Nouveau Testament ! Il y en a tellement. Quelle originalité peut avoir celle de Nil Guillette ?

Plus on y regarde de près, plus l'ouvrage apparaît original et, qui plus est, utile. L'A. entend, sans prétention, développer l'instinct exégétique chez l'exégète amateur. Il ne prétend pas apporter de connaissances nouvelles, mais initier à la *pratique d'une méthode simple, mais rigoureuse*, l'exégète-amateur qu'il caractérise par deux traits négatifs : il ne connaît pas la langue grecque et il n'a pas beaucoup d'instruments de travail à sa disposition. Il a sous la main deux traductions françaises du Nouveau Testament, celles de la Bible de Jérusalem et de la Traduction œcuménique de la Bible (TOB). Comment amener un tel lecteur du Nouveau Testament à le fréquenter avec fruit, voire à conduire d'une manière personnelle une analyse juste, aussi profonde que possible, des textes néotestamentaires ?

L'A. concentre tous ses efforts sur l'*analyse littéraire* du Nouveau Testament. Dans une approche strictement « synchronique » des textes, il tente d'ouvrir son lecteur aux différents domaines à explorer, aux questions à soulever devant un texte biblique. Par exemple, quel est le *genre littéraire* du passage ? Que peut nous apprendre le *contexte* — immédiat et plus lointain — sur le

sens du texte analysé ? Que révèle l'analyse de la *structure* du texte, de son *vocabulaire*, de son *style* ? Ces questions, juge à bon droit l'A., vont au « noyau central », au « cœur de l'exégèse biblique » (p. 23).

L'aspect pédagogique ou mieux *méthodologique* domine l'ouvrage. Mais la méthodologie se fait aussi *pratique* que possible. L'A. a longuement pratiqué l'exégèse historico-critique la plus classique. Lui, il sait le grec ; il a fréquenté beaucoup d'exégètes et d'ouvrages même savants. C'est à la somme des connaissances qu'il a acquises qu'il puise sans cesse pour *illustrer d'une foule d'exemples précis et concrets* chacune des étapes de son exposé. L'A. compte sur la quantité des exercices pratiques, au ras du texte biblique, pour développer l'*instinct exégétique* chez son lecteur.

La pédagogie personnelle de l'A. nous paraît excellente. Nous ne sommes pas assurés, toutefois, que le lecteur amateur, ignorant du grec, saisira la portée de maintes observations des chapitres 9 et 10 faites à propos du *vocabulaire* ou de la *grammaire*. L'A. concède d'emblée que l'ignorance du grec représente une « lacune grave » pour celui qui veut dépasser le stade de la « simple initiation au Nouveau Testament » (p. 9) ; mais, dans la suite de l'ouvrage, l'A. nous paraît trop oublier cette lacune et trop promettre au lecteur ignorant du grec biblique. Il reste que l'A. possède une solide connaissance du texte du Nouveau Testament et qu'il va aussi loin qu'on peut aller avec des étudiants qui ne possèdent ni la connaissance du grec, ni beaucoup d'instruments de travail. Il soulève les vraies questions à propos d'un texte, introduit aux domaines les plus prometteurs dans l'analyse du texte, maintient sans cesse en contact avec le texte l'étudiant qu'il guide comme par la main.

L'exposé demeure simple, toujours enrichissant. L'A. ne fait jamais étalage d'érudition (bien que ses notes bibliographiques apprennent beaucoup de choses à bon nombre de professeurs !) ; il veut être utile à une clientèle d'étudiants nombreuse, qui a plus de bonne volonté que de connaissances philologiques.

L'étude de cet ouvrage demeure exigeante. Il faut constamment retourner au texte néotestamentaire, vérifier sur des cas précis chaque point de méthode, reprendre par soi-même, dans des exercices pratiques, le chemin que l'A. apprend à parcourir.

La langue de l'A. est claire, simple, sans prétention. L'exposé suit une démarche bien cohérente, sans saut lyrique.

Nous souhaitons que cet ouvrage de Nil Guillemette connaisse une large diffusion dans les milieux étudiants. Une *Introduction* aussi pratique, lucide, claire et réaliste, je dirais, qui maintient l'étudiant au cœur du texte sacré, occupe une place spéciale parmi les nombreuses introductions au Nouveau Testament.

Paul-Émile LANGEVIN, S.J.

Odon CASEL, *Le mystère du culte dans le christianisme*. Traduit par J. HILD et A. LIEFOOGHE.

Coll. : « Traditions chrétiennes », 11. Paris, Éditions du Cerf, 1983, (13,5 × 19,5 cm), 330 pages.

La collection *Traditions chrétiennes* rend accessibles aux lecteurs d'aujourd'hui des œuvres qui ont marqué la réflexion chrétienne des dernières décennies. Le livre de Dom Casel méritait évidemment d'y figurer. Certains aspects de l'œuvre nous plongent dans un univers théologique bien éloigné de nos préoccupations actuelles, comme la référence aux cultes à mystères du paganisme ou les controverses particulières qui affleurent dans la deuxième partie du livre. Mais on y trouve aussi autre chose.

On entrevoit le courage lucide qui permettait de dire ce que le christianisme et la liturgie chrétienne n'étaient pas et ne devraient plus jamais être. « Le christianisme, dans son acception plénière et originale ("Évangile de Dieu" ou "Évangile du Christ"), n'est donc pas une certaine conception du monde qui se détache sur un fond religieux, ni un système doctrinal religieux ou théologique, ni purement une loi morale, mais un mystère au sens paulinien du mot. C'est une révélation de Dieu à l'humanité » (page 26). ... « Si l'on ne veut entendre par liturgie ni un ritualisme voyant et préoccupé d'esthétique, ni une ostentation pompeuse et calculée, mais bien, selon le sens ancien et le seul vrai du mot, la réalisation et l'accomplissement du Mystère du Christ tel qu'il s'est révélé dans le Nouveau Testament et tel qu'il se continue à travers les siècles dans l'Église pour la sanctifier et pour la surnaturaliser, alors la Liturgie des saints mystères est l'activité centrale et vitale de la religion chrétienne » (page 49).

On imagine ce que fut alors pour beaucoup de chrétiens des années 30 et 40 la joie de partager ces convictions fondamentales. Ces pages évoquent aussi le labeur généreux et tenace de ceux qui ont travaillé à cette époque à centrer la piété des chrétiens sur la prière liturgique de l'Église et, de façon plus essentielle encore, la foi de l'Église sur la connaissance du mystère du Christ. On ne peut s'empêcher de penser que ce double centrage demeure toujours une tâche à réaliser dans l'Église et chacune des communautés chrétiennes d'aujourd'hui.

Lucien ROBITAILLE

Pier Franco BEATRICE, *La lavanda dei piedi. Contributo alla storia delle antiche liturgie cristiane*, Bibliotheca « Ephemerides liturgicae », Sussidia 28, Roma, 1983, 247 pp.

La finalité du rite du lavement des pieds dans la littérature patristique, canonique et liturgique des cinq premiers siècles : tel est l'angle sous lequel P.F. Beatrice a conçu sa recherche diachronique. Elle débute à l'âge apostolique où se seraient affrontées deux pratiques concernant la célébration de la Pâque : l'une pétrinienne, puis judéo-chrétienne la faisait coïncider avec la Pâque juive et comportait le baptême par immersion, l'autre qui, johannique, se reflète dans l'enseignement anti-agnostique d'Irénée (cf. 4,22,1), marquait la clôture du Carême dans la nuit du 13-14 Nisan par le rite baptismal du lavement des pieds, gage de la purification eschatologique.

C'est en Occident, et spécialement en Haute-Italie, qu'au IV<sup>e</sup> s. la signification baptismale du lavement des pieds atteint son plus haut degré de maturité dans l'exégèse patristique. Le sermon XV de Chromace d'Aquilée en donne un témoignage éclatant, en faisant du lavement des pieds explicitement un rite pré-baptismal. Ambroise est moins net que Chromace, même s'il donne place au lavement des pieds après le baptême dans le *De Sacramentis*, car il y voit d'abord un symbole, celui d'un remède à la morsure héréditaire du « serpent » et, d'une manière plus générale encore, mais platonicienne d'inspiration, celui d'une purification des « marques » du corps (thème du *De Isaac*, 6,52 en relation avec *Ct* 5,3 : *Laui pedes meos*, thème non perçu par P.F.B.). La résistance de l'église de Rome au rite baptismal de la *lauatio*